

LA FONDATION DE LA FAMILLE J.W. MCCONNELL

La philanthropie à l'ère de la mondialisation

Discours d'ouverture prononcé par

Tim Brodhead

Président-directeur général de La fondation de la famille J.W. McConnell

Congrès international du YMCA

Berlin, Allemagne

Le 20 octobre 2005

Au début de décembre 2004, quelque 180 praticiens issus de fondations communautaires de 34 pays ont participé à une rencontre à Berlin sous le thème « Fondations communautaires : Symposium sur un mouvement mondial ». Tim Brodhead, président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell, y était invité à partager ses réflexions sur le rôle de la philanthropie et des fondations dans le monde actuel. Voici le texte de ce discours d'ouverture.

On m'a demandé de réfléchir avec vous au rôle de la philanthropie à l'ère de la mondialisation. Évidemment, la philanthropie en soi n'a pas changé. Sous sa forme plus ancienne, la charité, elle existe depuis que les humains ont une culture. Elle s'est d'abord manifestée dans les divers moyens employés par les membres d'une communauté pour prendre soin des leurs, pour protéger les démunis et les faibles, et dans l'hospitalité traditionnellement offerte à l'étranger. Les textes sacrés de presque toutes les religions nous en fournissent des exemples : l'homme vertueux était celui qui pratiquait la charité. Dans la tradition chrétienne, c'est la parabole du bon Samaritain qui met en relief l'acte individuel consistant à prendre soin de son prochain. Dans la tradition islamique, la charité, ou *zakat*, est un des cinq piliers de la foi, mais c'est aussi un acte communal exprimé dans le concept de *takafful*, la responsabilité de chaque musulman à l'égard de tous les autres musulmans. Dans le judaïsme, *tzedakah* est une conception élargie de la charité qui implique la justice ou l'équité et signifie donner au pauvre ce qui lui est dû – une obligation pour chacun. Bouddha et Zarathoustra voient dans la charité une des pierres angulaires d'une vie vertueuse et bien vécue. Confucius, pour sa part, disait que c'est l'esprit de charité qui fait d'un endroit un milieu où il fait bon vivre et que celui qui choisit un voisinage sans tenir compte de cette qualité ne peut être considéré comme étant sage.

La philanthropie se distingue de la charité par l'importance qu'elle accorde à l'objectif. Pour simplifier à l'extrême, la charité vient du cœur et n'attend ni reconnaissance ni

récompense; c'est un don au sens pur du terme. La philanthropie, par contre, est raisonnée, délibérée et elle attend des résultats. La forme de philanthropie que pratiquent bon nombre d'entre nous, celle des fondations communautaires, est un phénomène relativement récent mais, comme nous pouvons le constater, ses racines s'étendent loin dans le passé. Tout comme la charité, « la philanthropie renforce la communauté », elle est une manifestation de la responsabilité collective pour le bien-être de tous et elle élargit le concept de communauté.

L'autre membre de l'équation, d'origine plus récente, est la *mondialisation*.

Je ne veux pas entamer un débat pour déterminer si la mondialisation est bonne ou mauvaise, libératrice ou oppressive, s'il s'agit de la plus récente étape de la marche inexorable du capitalisme mondial ou la dernière tentative d'une élite économique cherchant à contrôler le monde entier. Contentons-nous d'admettre qu'elle existe et qu'elle influe sur presque tous les aspects de la vie moderne, y compris sur la philanthropie.

Cette rencontre qui nous a tous attirés à Berlin illustre l'impact de la mondialisation sur la philanthropie. Nous prouvons, de manières différentes, l'existence d'un réseau international d'organismes subventionnaires; à certains égards, nous reflétons les mêmes valeurs et les mêmes croyances, nous avons des structures et des modes de travail semblables (bon nombre d'entre nous partagent d'ailleurs le même nom, celui de fondations communautaires). Mais parallèlement nous exprimons une diversité extraordinaire : nous venons de pays et de cultures différents ayant des traditions et des attitudes différentes à l'endroit de la charité et de la philanthropie...et c'est bien ainsi. Si je n'ai qu'un message à vous transmettre aujourd'hui, c'est que tout en célébrant ce que nous avons en commun nous devons aussi reconnaître la valeur de ce qui nous distingue.

Philanthropie

J'aimerais d'abord dissiper certains malentendus au sujet de la philanthropie.

Premièrement, la philanthropie ne remplace pas l'action gouvernementale. Cette affirmation peut vous paraître une évidence. Cependant, une grande part des études et de la littérature sur la philanthropie tend à provenir des États-Unis, dont la culture politique diffère considérablement de celle du reste de la planète (truisme indéniable depuis l'élection de 2004!). Le dynamisme de la tradition philanthropique aux États-Unis, la taille même d'un grand nombre des principales fondations et de l'ensemble du secteur sont tout simplement fascinants. Il ne faut pas se surprendre qu'elle devienne le modèle et la référence pour beaucoup de ce qui s'accomplit dans d'autres régions du globe.

La culture politique américaine en général se méfie du gouvernement; selon Ronald Reagan, celui-ci est perçu comme « partie du problème, non de la solution. » Les Américains en tant que peuple font preuve d'une générosité extraordinaire à l'égard d'une diversité d'institutions publiques et communautaires qui, dans d'autres sociétés, seraient soutenues par l'État. De plus, ils compensent cette méfiance ou ce scepticisme à l'endroit du gouvernement en utilisant leur propre richesse pour soutenir l'éducation, lutter contre la pauvreté ou trouver des solutions à des problèmes sociétaux. Certains affirmeront que le rôle et le pouvoir relatifs du secteur philanthropique aux États-Unis est disproportionné, qu'à l'heure actuelle presque toutes les innovations sociales naissent d'un intérêt privé et de la richesse personnelle; d'ailleurs, ce sujet fait de nos jours l'objet d'un vif débat. Certains membres du Congrès américain exigent une réglementation plus sévère des fondations et des organismes sans but lucratif, en raison surtout de quelques cas d'abus et de mauvaise gestion de la part d'administrateurs et d'employés. Des auteurs ont exploré la « politisation » des fondations et prétendu que la marche vers la droite de l'opinion publique résulte de la stratégie délibérée de fondations et d'individus très conservateurs d'orienter leur financement vers des laboratoires de pensée tenants d'une certaine idéologie.

Dans la plupart des autres pays, cependant, la philanthropie organisée n'est pas à si grande échelle ni si ambitieuse. On la considère comme un instrument permettant de réaliser ce que le gouvernement n'est pas en mesure d'accomplir, de répondre à des besoins particuliers, d'explorer de nouvelles approches pour résoudre des problèmes sociaux, de canaliser la générosité et l'initiative individuelle pour le mieux-être commun. Mais bien qu'importants, ces objectifs ne peuvent être confondus avec la responsabilité globale du gouvernement d'assurer la sécurité des personnes et de satisfaire à leurs besoins fondamentaux.

La philanthropie a ceci d'unique qu'elle associe le choix personnel et le bien-être collectif. Sa « valeur » réside dans la manière dont elle suscite la satisfaction personnelle du donateur (et il faut un donateur, sans quoi il n'y a pas d'acte philanthropique) et dans la réponse qu'elle apporte à d'importants besoins de la société. Dans un monde de polarités – bien/mal, vrai/faux, riche/pauvre, mien/tien – la philanthropie crée un pont. Elle fait le lien entre le privé et le public – entre l'engagement *personnel*, l'initiative *individuelle*, la richesse *privée* et le bien *public*, la richesse *collective*, le mieux-être *communautaire*. Elle sous-entend que « nous ne vivons pas en vase clos; nous pouvons choisir, librement, d'agir pour le bien commun. »

Que la philanthropie organisée se soit rapidement développée quand se sont ouvertes les sociétés autoritaires n'est évidemment pas une coïncidence. De nombreux observateurs ont associé le renversement des régimes dictatoriaux à l'essor mondial de la société civile, dont les fondations publiques et privées sont des éléments

importants. Toutefois, il ne faut pas nécessairement en déduire une opposition entre les gouvernements et les organismes philanthropiques.

Une grande part de notre travail peut et devrait être complémentaire. Le gouvernement fournit à la société civile le cadre qui lui permet de se développer et de s'épanouir. Les organismes philanthropiques fournissent « le capital de risque social » pour l'essai de nouvelles approches, ils répondent à des besoins particuliers et s'intéressent à des problèmes négligés et aux groupes sociaux vulnérables. Cependant, les problèmes actuels de l'humanité dépassent largement la capacité de résolution d'un secteur particulier : entreprises, gouvernements et société civile doivent tous se mobiliser. La société civile n'a pas à choisir entre le refus de coopérer et la cooptation par l'État. Notre responsabilité est de contribuer à bâtir de meilleures structures de gouvernance, non de remplacer le gouvernement; d'obliger ce dernier à rendre des comptes aux citoyens, non de créer une structure de pouvoir parallèle.

Ceci m'amène au second point sur lequel je veux insister : la philanthropie *ne remplace pas* la justice sociale. Face aux deux défis majeurs de notre époque – le risque de dégradation de l'environnement et l'écart persistant entre les riches et les pauvres, les nantis et les démunis, dans presque toutes les sociétés – il ne suffit pas de donner encore plus généreusement. Il faut beaucoup plus, une générosité de l'esprit. Je veux dire une capacité et une volonté d'aller vers autrui (surtout vers l'étranger, la personne « différente ») et de voir le monde davantage à la manière des Autochtones : non comme un héritage de nos parents, mais plutôt comme une richesse à conserver pour nos petits-enfants. Pour reprendre la métaphore, nous avons besoin non pas de submerger les gens d'information, mais de nous fabriquer de nouvelles lunettes pour voir le monde différemment.

La philanthropie, tout comme la croyance religieuse, possède une profonde dimension de *justice*. Mais soyons honnêtes, on y trouve aussi beaucoup d'intérêt personnel, d'élitisme et de contentement dans le statu quo, ce qui peut être particulièrement vrai dans le cas de la philanthropie communautaire. Nous savons que les communautés sont rarement homogènes, que le pouvoir n'y est pas réparti également et que même les institutions les plus ouvertes et responsables tendent à refléter les idées et les valeurs des plus riches et des plus influents. Les fondations communautaires doivent constamment se demander « Représentons-nous toute la collectivité? Faisons-nous en sorte que chacun de ses membres puisse contribuer à son mieux-être? Nos priorités reflètent-elles toujours l'affirmation de Gandhi à l'effet qu'une société est jugée selon la manière dont elle traite ses citoyens les plus vulnérables? »

La dernière idée fautive est que la philanthropie consiste essentiellement à donner de l'argent. Cette perspective est très incomplète. Ce que la plupart ont à donner n'est pas de l'argent mais du *temps*. Dans son ouvrage intitulé *Global Civil Society*, Lester Salmon compare 36 pays en termes de générosité de la population. Comme il fallait

s'y attendre, pour les dons en espèces, les États-Unis se distinguent nettement (en versant l'équivalent d'environ 1 pour cent du PIB, à l'exclusion des dons aux organismes religieux), mais en tenant compte du temps de bénévolat, ils sont dépassés par certains pays européens et la Tanzanie. N'oublions pas que la philanthropie n'est pas la relation entre les fonds du donateur et le projet bénéficiaire, mais plutôt la relation entre des personnes, la manifestation concrète de la solidarité humaine et la contribution au renforcement de la communauté.

Cela est particulièrement vrai dans le cas des fondations communautaires, parce qu'elles luttent pour amasser des liquidités et grossir leur fonds de dotation. Bon nombre de fondations privées voient le jour parce qu'un riche donateur a bâti une fortune et se trouve en situation de décider de ce qu'il en fera. Les fondations communautaires, par contre, doivent consacrer beaucoup de temps et d'énergie à constituer leur fonds de dotation. Il peut en effet sembler impossible d'agir sans moyens financiers. Mais il faut constamment nous rappeler que l'argent est uniquement un moyen, non la fin. Celle-ci est de bâtir des collectivités en santé, ce que font les fondations communautaires en fournissant un leadership; en ménageant un espace commun pour que les gens puissent se rencontrer, faire le point sur ce qu'ils ont en commun et s'attaquer aux problèmes; et en rassemblant les ressources – toutes les ressources – dont elles ont besoin pour atteindre leurs objectifs. Il se pourrait que les fondations communautaires européennes, qu'elles réalisent leurs propres projets ou s'en tiennent au rôle d'organismes subventionnaires, constituent à cet égard de meilleurs modèles pour leurs semblables dans les autres régions du globe, surtout dans les pays où la menace d'inflation permet de douter de la permanence des fonds de dotation.

Mondialisation

Quel est l'impact de la mondialisation sur la philanthropie? Elle nous aide à percevoir le monde différemment. Elle élargit notre conception de la communauté. L'histoire du progrès de l'humanité suit, en grande partie, l'évolution de notre notion de communauté... de la famille au clan, puis au groupe ethnique ou religieux auquel nous appartenons, à l'État-nation et finalement à la société planétaire naissante dont nous faisons tous partie – cette évolution s'accompagnant d'un sens accru de la responsabilité et d'un destin partagé.

Dans un monde « planétaire », interdépendant, tous les problèmes acquièrent une dimension personnelle : maladie, conflit, pollution se propagent rapidement et touchent chacun de nous quelle que soit leur origine. L'ampleur du défi a de quoi décourager et il est facile de conclure qu'individuellement nous ne pouvons y faire grand-chose. Mais élargir notre perspective pour englober le monde et étendre notre horizon temporel à

plusieurs siècles, non pas juste à une décennie ou deux, ne se produira pas sous l'effet d'un décret gouvernemental ou spontanément, grâce à la « main cachée » du marché. Nous devons tous contribuer à l'avènement de ce changement profond; il n'y a pas d'autre solution.

Que les nouvelles technologies compriment le temps et l'espace, nous permettent de communiquer et d'agir ensemble malgré les frontières et les fuseaux horaires, n'est pas une idée originale. Ce qui étonne, c'est que même s'ils en parlent, les adultes en général n'ont pas vraiment « saisi ». Pour la génération montante, toutefois, ce n'est pas une idée nouvelle mais une réalité vécue. Les jeunes sont en contact d'une manière qui semble naturelle, organique. Un organisme de Toronto appelé TakingITGlobal, géré par des 20 ans, relie électroniquement plus de 80 000 jeunes (5000 de plus chaque mois) de 190 pays. Cette communauté mondiale en ligne permet à ses membres de faire connaissance, de discuter, d'explorer des idées, d'élaborer des stratégies et de collaborer. Ainsi, une jeune personne d'Ukraine peut partager les craintes et les espoirs que lui inspire la promesse d'un changement politique avec un interlocuteur ou une interlocutrice de Lettonie ou du Nigeria. Les jeunes communiquent entre eux pour partager leurs intérêts, ils obtiennent de l'information, ils « conspirent » pour créer un monde meilleur. Je cite un participant, Haseeb d'Afghanistan : « J'ai rencontré un nombre incalculable de jeunes gens fantastiques de différents coins du globe. Et j'ai commencé à croire que je ne manquerai pas de soutien, d'idées et d'aide si je veux lancer un mouvement constructif ou provoquer un changement positif. » (Et pour réfuter l'affirmation selon laquelle seuls les résidents de pays riches ont accès à cette forme électronique de communication, j'aimerais signaler que, si l'Amérique du Nord compte le plus grand nombre d'internautes, l'Afrique vient en second!)

Élargir notre définition de la communauté signifie nous intéresser non seulement aux mesures que nous pouvons prendre localement pour améliorer la qualité de vie dans notre voisinage, mais aussi aux problèmes mondiaux que sont la guerre, la faim, le VIH/sida, la pauvreté et l'oppression des femmes. Certains pourraient se demander à juste titre si ces vastes problèmes n'ont pas pour effet de nous paralyser, de nous donner un sentiment d'impuissance.

C'est possible, mais nous devons tenir compte des moyens employés par la philanthropie – le grand nombre de petites actions soutenues au niveau local qui, ensemble, entraînent un changement réel, et les initiatives de plus d'envergure, comme le programme de développement de vaccins visant à éliminer certaines maladies répandues financé par la Gates Foundation. La société civile est à l'origine du traité interdisant les mines terrestres et le succès de ce traité est dû au partenariat conclu entre des gouvernements favorables et des ONG financés par la philanthropie. L'attribution du Prix Nobel de la paix à Wangari Maathai, du Kenya,

environnementaliste et militante pour la paix, est un hommage apprécié à l'efficacité des initiatives locales, soutenues par des fondations internationales.

En comprimant l'espace et le temps, en rendant les communications presque instantanées et en créant des réseaux de savoirs et de valeurs partagés à l'échelle de la planète, la mondialisation a radicalement étendu les possibilités d'exercer un mécénat efficace. Les vieux modèles d'interaction Nord-Sud, où les fonds et le savoir coulent à sens unique, sont en train de faire place à des relations plus complexes : les organismes du Nord et ceux du Sud collaborent en partageant ressources et savoirs et, dans ce partage, une grande part de l'innovation et de la créativité vient du Sud. À titre d'exemple, l'Ashoka Foundation repère et finance chaque année une poignée d'« entrepreneurs sociaux » exceptionnels – mais ces personnes, vivant en Inde et au Brésil et en Afrique du Sud et dans des dizaines d'autres pays, utilisent leur connaissance des besoins et des possibilités existant au niveau local pour susciter des changements à l'échelle du système. Selon un récent sondage, quelque 59 % des boursiers Ashoka ont eu un impact sur les politiques de leur pays, et le boursier moyen fournit un service direct à 374 000 personnes.

Voilà une parfaite illustration de l'effet catalytique produit lorsqu'un lien s'établit entre, d'une part, le savoir et les forces de la communauté et, d'autre part, les contacts, l'expérience et les ressources qu'offre le monde entier. La philanthropie prend aussi de nouvelles formes : la ligne de démarcation s'estompe entre l'entreprise économique et la mission sociale quand des organismes sans but lucratif se lancent dans des activités commerciales accessoires pour diversifier leur financement et accroître leur autonomie. Internet permet aux organismes de communiquer directement avec les bailleurs de fonds grâce à des initiatives comme Global Giving, ce « marché » en ligne pour les projets locaux cherchant un soutien financier. Créé par Pierre Omidyar, fondateur de eBay, le site reprend le même principe, en rapprochant par voie électronique l'offre et la demande.

Je ne suis pas naïf au point de croire que la mondialisation offre uniquement des avantages. Elle a aussi un côté sombre. Les conflits, en particulier s'ils sont civils, qui ont souvent pour objet le contrôle de ressources et sont habituellement alimentés par la facilité d'accès aux armes, se caractérisent de nos jours par une brutalité sans précédent. Ces dernières années, des travailleurs humanitaires étrangers et locaux ont été la cible de tant d'attaques et d'enlèvements que la notion même d'aide humanitaire désintéressée aux victimes de conflits est en péril. Pendant ce temps, la lutte contre le terrorisme international pousse certains gouvernements à imposer, sur l'utilisation des fonds caritatifs, des contrôles et des restrictions qui pourraient réprimer la tendance à accroître les flux financiers transfrontières.

En conclusion, quel effet la mondialisation a-t-elle sur la philanthropie? L'inspiration à l'origine de la compassion à l'égard d'autrui et son expression dans des actes

individuels de bienveillance et de générosité continuent d'animer la philanthropie. Toutefois, la mondialisation nous force à considérer le *monde entier* comme étant notre communauté et à comprendre que les injustices et les menaces pour l'environnement vécues par d'autres nous affectent aussi. Heureusement, cette prise de conscience s'accompagne d'une capacité nouvelle de nous « *connecter* », de *communiquer* et surtout d'*agir!*

La présente rencontre est un reflet de cette nouvelle réalité mondiale – un réseau international de personnes qui partagent des valeurs, qui échangent leurs expériences et qui se réunissent pour apprendre et réaffirmer leur engagement à faire un usage efficace de la philanthropie pour bâtir une communauté mondiale plus paisible, plus prospère et plus inclusive. J'ose prédire que, dans cet esprit, les fondations communautaires grandiront en taille et en nombre au cours des années à venir et assumeront des formes et des activités qu'aujourd'hui nous pouvons à peine imaginer.